



Il n'entend plus aucun bruit sortir de la poitrine de la victime. (Page 111.)

gentilhomme dans la chambre où se trouvait le grand fauteuil à bras.

— Signor Geronimo, dit-il, mon maître est en haut; je vais l'avertir de votre arrivée. Asseyez-vous en attendant.

Julio sortit de la chambre; mais au lieu de monter l'escalier, il se cacha au bout de l'escalier derrière une porte et écouta avec une vive attention s'il n'entendait pas crier les ressorts du fauteuil.

Après avoir longtemps attendu en vain dans cet endroit, il rentra dans le corridor, et, revenant auprès du jeune gentilhomme, il dit :

— Signor, mon maître vous prie de l'excuser. Il est occupé là-haut avec une personne dont il vous a parlé hier, dit-il. Ils sont ensemble à écrire ce qui doit vous être remis. Veuillez donc attendre quelques instants avec patience.

Il croyait que Geronimo s'assiérait maintenant de lui-même dans le fauteuil, et suivait, le cœur palpitant, tous ses mouvements; mais le jeune chevalier alla se placer à la fenêtre et regarda tout pensif dans le jardin.

Julio se vit trompé dans son attente. Tout en réfléchissant avec quelle défiance et quelle impatience son maître devait compter les instants qui s'écoulaient, il dit à Geronimo avec une feinte indifférence :

— Il y a passablement loin des dominicains jusqu'ici, il peut bien y avoir un demi-mille, et on peut facilement se fatiguer à faire ce trajet quand on est un peu pressé. Asseyez-vous dans ce fauteuil, signor.

— Non, je te remercie, répondit le gentilhomme. Je ne suis nullement fatigué; il m'est agréable de voir ces massifs abandonnés à l'état sauvage étaler leur fraîche verdure de mai.

Un involontaire mouvement de dépit échappa au domestique.

— Tu n'as pas besoin de rester pour moi dans la chambre, Julio, dit Geronimo. Va tranquillement à ta besogne et laisse moi seul, je ne m'ennuie pas.

— Je n'ai pas d'occupation pressante, si-

gnor; si je reste encore ici sans votre permission, c'est seulement parce que j'ai quelque chose à vous demander; mais vous vous fâchez peut-être de mon indiscretion.

— Pas du tout, Julio. Puis-je te venir en aide ou te rendre service en quoi que ce soit? Je te prouverai avec plaisir que je me souviens avec reconnaissance de la façon courageuse dont tu m'as soutenu contre les ribauds.

— Ce n'est pas cela, signor. J'ai ouï dire que vous alliez épouser la belle mademoiselle Van de Werve. Cette nouvelle m'a fort réjoui; mais votre humble serviteur peut-il savoir si cette nouvelle est vraie?

Cette question et peut-être le nom de sa fiancée firent éclore un sourire sur le visage du jeune homme. Il fit deux ou trois pas en avant et dit d'une voix pleine de joie :

— Oui, Julio, cette nouvelle est vraie.

— Comme vous serez heureux, signor!

— C'est vrai, Julio. Dieu m'a accordé la plus haute faveur que je puisse espérer sur la terre. Je l'en remercierai éternellement... Au jour solennel, tu auras aussi sujet de te réjouir.

— Moi, signor?

— Oui, toi, Julio. C'est mademoiselle Van de Werve elle-même qui a résolu de te récompenser ainsi de l'assistance que tu m'as prêtée contre Brufferio et ses compagnons. Le jour de mon mariage, tu recevras un manteau neuf, un pourpoint neuf, un haut-de-chausses neuf, en beau drap et en bonne soie; comme jamais domestique n'en a porté.

Julio, ému par cette preuve de bonté, baissa la tête en murmurant un remerciement indistinct. Il entendait bien que le jeune homme continuait de parler et s'efforçait de lui prouver qu'il avait bien mérité ce présent; mais le domestique troublé n'écoutait pas ce qu'il disait et s'efforçait de retrouver assez de courage et d'audace pour remplir l'ordre que son maître lui avait donné. Il vit que Geronimo se trouvait justement devant le fauteuil.

Avec répugnance, mais poussé par la pensée

que, s'il laissait échapper ce moment, la chance favorable ne se représenterait peut-être plus, il s'approcha de Geronimo, comme pour lui témoigner de nouveau sa reconnaissance... D'un bond il lui posa les deux mains sur les épaules et le poussa irrésistiblement en arrière dans le fauteuil.

Le fond du perfide meuble s'affaissa; des bras, surgirent deux puissants ressorts d'acier qui saisirent le gentilhomme par la taille et le serrèrent si fortement contre le dos du fauteuil, qu'il ne pouvait plus bouger.

— Julio, Julio, quelle horrible plaisanterie est cela? s'écria-t-il. Un piège? Ton maître t'a-t-il ordonné de me prendre?

Mais le domestique, sans dire un mot de plus, se sauva de la chambre en fermant la porte derrière lui.

— Eh bien, eh bien? Julio, demanda Turchi en venant sur l'escalier au-devant de son domestique, est-il pris?

— Le fauteuil a fait son œuvre, répondit Julio; faites aussi bien la vôtre. Ne perdez pas de temps; il pourrait se mettre à crier. Qui sait si ses clameurs d'alarme ne nous trahiraient pas? Le danger de mort donne parfois aux poumons de l'homme une puissance surnaturelle... Signor, signor, il me semble que ma tête ne tient plus sur mes épaules. Comment sentez-vous la vôtre?

Mais Simon Turchi ne fit pas attention à cette plaisanterie. Il se borna à grommeler quelques mots indistincts, porta la main à son poignard et courut en bas pour aller assouvir sa vengeance sur l'infortuné Geronimo.

Le domestique resta à mi-chemin de l'escalier et écouta les pas de son maître jusqu'à ce qu'il entendit la porte de la chambre fatale s'ouvrir et se refermer.

Il ne perçut d'abord plus le moindre bruit; mais bientôt il entendit la voix de Geronimo qui appelait au secours et celle de son maître qui semblait railler et menacer. Ce n'était qu'au son des voix qu'il pouvait juger de ce qui se passait dans la chambre fermée; car il